

Au Musa Dagh, quand la marine française sauve plus de 4 000 Arméniens du génocide turc.

Il y a un cent dix ans, dans un épisode aussi héroïque que méconnu, des Arméniens ont résisté 53 jours face aux Turcs sur une montagne excédentaire la Méditerranée, avant d'être sauvés par l'amiral Dartige du Fournet, agent de son propre chef.

Un immense drapeau blanc frappé d'une croix rouge flotte au vent du désespoir au-dessus de la rocaïlle du Musa Dagh. Le drap a été fourni par une veuve, le tissu rouge taillé dans des aubes d'enfants de chœur. Sur une autre bannière de fortune, un appel à l'aide a été traité en anglais : « Chrétiens en détresse, Rescue » Les caractères sont géants, pour être vus de loin, depuis la Méditerranée qui miroite en bas des grandes falaises.

En ce mois de juillet 1915, des milliers d'Arméniens assiégés par les Turcs sur la montagne du Musa Dagh (ou Musa Ler) sont à bout de forces, de vivres et de munitions. Cela fait des lunes qu'ils résistent vaillamment aux assauts de massacreurs en surnombre. Ils ont tenu, ils tiennent encore, mais ils savent qu'une vague plus forte que les autres finira par les emporter. La grâce va venir du large. Plus de quatre mille d'entre eux vont être sauvés par la marine française, à l'initiative d'un homme, l'amiral Dartige du Fournet. Un acte de volonté et d'humanité aussi beau que méconnu, dont on vient de célébrer le 110e anniversaire.

Pour les Arméniens du Musa Dagh, la tragédie a commencé le 13 juillet 1915. Situé entre Antioche et la côte, le massif montagneux qui culmine à 1 350 mètres abrite six villages arméniens. Les voilà frappés par les ordres de déportation émis par le gouvernement ottoman. Quelque 6 700 villageois doivent partir sur un chemin qui souvent mène à la mort.

« Les notables ont longtemps discuté, hésité », raconte Thomas Aintabian, mon grand-père, chef du village de Vakef, est de ceux qui ont plaidé pour rester et résister. »

Plus de 2.500 personnes décident toutefois de partir. Elles perdront pour la plupart la vie sur les routes de l'horreur filant vers la Syrie.

Ceux qui restent, quelque 4 200 villageois, ont compris la véritable intention des autorités ottomanes. Ils préfèrent résister, se battre. Ils gagnent le point haut, emportant vivres, bétail et balluchons. Les armes sont anciennes et davantage destinées à la chasse qu'à la guerre. Les combattants rejoignent quelques soldats arméniens de l'armée turque, qui ont déserté pour échapper au massacre dans les rangs.

Autour de la montagne, l'étau turc se resserre. Menés notamment par Movses Der Kalousdian, les assiégés vont déjouer les assauts des Turcs pendant cinquante-trois jours. Un fait d'armes qui a inspiré à Franz Werfel son grand roman, *Les Quarante Jours du Musa Dag*, paru en 1933.

Le 21 juillet, 200 soldats turcs montent à l'assaut et sont repoussés une première fois. Ils hissent un canon sur les hauteurs mais un tireur arménien abat ses servants. Échaudés, les Turcs reviennent en force, alignant 3 000 soldats réguliers et 4 000 volontaires. Ils progressent sur les pentes, un seul ravin les sépare de leurs proies. Mais à la nuit tombée, les combattants arméniens, qui connaissent chaque pierre de la montagne, se glissent dans leur bivouac et y sèment le chaos.

Les Turcs arment alors la population musulmane de la région, massant jusqu'à 15 000 hommes autour du massif. Les insurgés risquent de vite se retrouver à court de munitions. Ils dépêchent un messenger vers Alep, où réside le consul américain, mais il est tué sur la route.

À destination de navires qui approcheraient de la côte, le révérend Dikran Andréassian, pasteur de Zeïtoun rédige un message qui pourra être porté par des nageurs :

« Au nom de Dieu et de la fraternité humaine, nous implorons tout Anglais, Américain, Français, Italien ou Russe, qu'il soit amiral, capitaine, ou telle autre autorité. Nous, la population de six villages arméniens, environ 5 000 âmes, nous avons fui devant la torture barbare des Turcs, mais surtout devant l'outrage de l'honneur de nos femmes. Nous vous implorons au nom du Christ ! Nous vous en prions, transportez-nous à Chypre ou dans quelque autre terre libre. Notre peuple n'est pas paresseux ; nous gagnerons notre pain, si on nous donne du travail. Si c'est trop vous demander, transportez au moins nos femmes, nos vieillards et nos enfants. Nous vous en prions, n'attendez pas qu'il soit trop tard. »

Sa conscience avant sa carrière

Au 46^e jour de résistance, le 5 septembre, une silhouette de bateau de guerre grandit sur l'horizon. Les reclus du Musa Dag agitent le drapeau à croix rouge. Le navire répond par un signal. Il s'agit du Guichen, un bâtiment français qui se rapproche de la côte découpée. Le capitaine de frégate Brisson envoie une baleinière armée à la rencontre de défenseurs descendus sur le rivage. Le canot ramène à bord quelques Arméniens, dont un de leurs chefs, Pierre Dimlakian, qui conte leur situation dramatique. Il demande que tous les non-combattants soient évacués. Pour le reste, si on lui fournit de la farine et du sel, de la poudre et du plomb, il se fait fort de tenir encore six mois face aux troupes turques. Renvoyée à terre, la baleinière est prise sous le feu de soldats turcs masqués dans les rochers, aux abords de la plage de Ras el-Mina. Les

Français ripostent.

Le vice-amiral Louis Dartige du Fournet, commandant la 3^e escadre de la Méditerranée, rallie la zone avec le croiseur Jeanne d'Arc. Pierre Dimlakian a supplié les Français de déloger les Turcs du village de Kaboussi, depuis lequel ils s'apprêtent à lancer une attaque dangereuse le lendemain. Dartige donne le feu vert. Le Guichen et le Desaix font donner du canon et mettent les Turcs en fuite.

Dartige a demandé des instructions à Paris. Devant l'urgence de la situation, il décide d'agir avant de les recevoir. Certes, l'Empire ottoman est entré en guerre contre l'Entente en octobre 1914, mais la mission est le blocus des côtes. L'officier place sa conscience avant sa carrière. Agissant de son propre chef, il va évacuer tous les Arméniens du Musa Dagh, le « mont Moïse »

Impossible de rester passif devant des bandes de bachibouzouks qui assiègent la montagne, grignotent chaque jour du terrain, enlèvent femmes et enfants et se livrent « *à d'affreuses scènes de bestialité* » a-t-il raconté dans ses mémoires. Il organise l'affaire avec son second, le contre-amiral Gabriel Darrieus. « *Il n'a pas agi contre les ordres, contrairement à une légende répandue, il a agi sans ordres, n'écoulant que sa conscience et son honneur d'officier français* » a rappelé l'ambassadeur de France en Arménie, Olivier Decottignies, ce 24 septembre. Dans le tumulte des armes, le marin a fait le juste choix.

Cinq navires de guerre sont maintenant devant le Musa Dagh, le Desaix, le Guichen, l'Amiral Charner, la Foudre et le D'Estrées. Le 12 septembre, l'évacuation commence sous le commandement du capitaine de vaisseau Édouard Vergos, pacha du Desaix. La mer déferle et les marins français sont obligés d'installer des radeaux pour que les chaloupes embarquent les réfugiés au-delà de la grève. Femmes, enfants et vieillards sont embarqués en priorité.

« *Il y avait là de pauvres bébés enveloppés de serviettes-éponges, qu'on se passait de main en main à travers le ressac, petits Moïse sauvés des eaux et qui ne sauront jamais que par ouï-dire à quels dangers ils ont échappé* », écrit encore Dartige. Se retirant crête par crête, les combattants embarquent en dernier.

Le 13 septembre, l'évacuation est terminée. Les navires de guerre, aux ponts encombrés de centaines de réfugiés, cinglent vers Port-Saïd. On ne s'est pas bousculé pour les accueillir. « *No accomodation for them...* », a répondu le haut-commissaire britannique à Chypre. Fâcheux problème de logement. Au total, 4 092 Arméniens sont tirés des griffes turques. Trois naissances ont lieu sur les navires français.

« Avec beaucoup d'autres, mon grand-père est revenu habiter le Musa Dagh en 1919, quand le sandjak d'Alexandrette est passé sous contrôle français, brosse Thomas Aintabian. Il y est resté jusqu'en 1939, quand les Français ont rendu le sandjak. Il est alors parti en Syrie, puis au Liban, à Anjar. »

Plus de 40 000 Arméniens doivent aujourd'hui leur existence à un officier français. Ces descendants des rescapés, les Musalertsis, forment une communauté particulière, forgée par les liens du combat et le culte de l'honneur. Chaque année, ils commémorent cette page héroïque dans le village de Musaler, nommée ainsi en souvenir de la montagne, à la sortie d'Erevan. Un mémorial de la résistance du Musa Dagh y a été érigé dès 1947, dans l'Arménie soviétique. On y trouve désormais un buste de Dartige. Et le petit musée a été conçu comme un bateau, en hommage aux marins français.

« Un acte d'humanité absolue »

Pour ce 110e anniversaire, la fête a pris une ampleur inhabituelle. Patrice Franceschi mène une délégation d'Ecrivains de marine, parmi lesquels Sylvain Tesson.

« Voilà un amiral français, héros de la Première Guerre mondiale, de surcroît une figure positive ayant sauvé des milliers de vies, qui est tombé dans l'oubli en France alors qu'il est un héros national en Arménie, explique Franceschi, c'est une injustice profonde et nous avons voulu la réparer ».

L'écrivain-aventurier se réjouit que l'ambassade de France ait mis ses forces dans la bataille. Et une délégation de la Marine a fait le voyage. En ce soir de septembre, les Musalertsis venus de toutes les longitudes, de France, du Liban ou des Etats-Unis, se retrouvent, chantent et dansent. On fait cuire pendant des heures la Harissa, ce plat à base de blé et de mouton qui faisait tenir les insurgés. Sur le feu, 71 marmites, 53 pour les jours de résistance, plus 18 pour les « martyrs » tombés là-haut. L'acteur Simon Abkarian, dont les grands-parents maternels étaient à Musa Dagh, tenait à être là.

« C'est à la fois un moment fort de résistance et un acte d'humanité absolue de la part d'un amiral français, » confie celui qui va bientôt jouer De Gaulle au cinéma. « Il s'agit d'hommes qui savaient prendre leurs responsabilités, avaient une conscience et entendaient la préserver. Quand on se salit, on sait que l'on se salit. » Il ajoute : « Il est très émouvant que la troisième génération ait cherché la tombe de ce marin oublié ».

« L'esprit de Musaler »

L'histoire est en effet magnifique, un élan de fidélité et de reconnaissance. Pendant des années, Thomas Aintabian et ses amis cherchent où est enterré

l'amiral. En février 2010, il reçoit un coup de téléphone l'informant qu'au hasard d'une archive, le village de Saint-Chamassy, en Dordogne, a été identifié.

« *J'ai sauté dans un avion. Avec des amis, en grattant les tombes, nous avons trouvé la sépulture de celui qui avait sauvé nos ancêtres* » raconte-t-il. Depuis, des Musalertsis vont régulièrement se recueillir sur sa tombe.

Le lendemain, l'hommage aux gens de Musaler et aux marins français, devant un buste de l'amiral Dartige, est sublimé par le violoncelle de la grande Astrig Siranossian. Une jeune femme livre un témoignage émouvant. Victoria vit dans la maison de son grand-père, un « sauvé » de Musaler.

« *Sans cet amiral français, avec sa douceur et son humanité, je ne serai pas là aujourd'hui. Nous n'aurions pas eu le droit de vivre* » dit-elle. L'archevêque Sion Adamyan, appelle à s'inspirer de l'esprit de Musa Dagħ pour faire face aux dangers du présent.

« *Nous devons être héroïques, comme nos anciens, pour préserver notre maison et notre identité* » dit le primat du diocèse d'Armavir.

En célébrant « *l'esprit de Musaler. Un esprit fait de résistance, de décision et de fidélité* », l'ambassadeur Decottignies rappelle que le combat des Arméniens ne s'arrêta pas sur la montagne.

« *Par la suite, ils furent plus de 700, c'est-à-dire la quasi-totalité des hommes valides, à s'engager dans l'armée française et à poursuivre la guerre sous notre drapeau* » s'émeut-il. Ils servirent dans la Légion d'Orient, créée en 1916 et rebaptisée Légion arménienne, pour combattre l'Empire ottoman. Après s'être illustrée dans des batailles comme celle d'Arara, en Palestine, cette force de plus de 5 000 hommes fut déployée en Cilicie, dont on avait promis l'indépendance aux Arméniens.

Mais la Légion fut dissoute quand la France reconnut la souveraineté de la région en 1920, un nouveau coup dur de l'Histoire. Sur leur drapeau, les volontaires de la Légion avaient inscrit : « *Seigneur, fais vivre les Arméniens* ». Des mots qui semblent portés par le vent de Musa Dagħ. A. D.